

## LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

## LE JARDIN DES OLIVIERS

(JÉSUS ET TROIS APÔTRES)

PIERRE (à Jésus)

Où portez-vous vos pas?... Seigneur, que faut-il faire?...  
Dans ses sombres douleurs, à sa tendre prière,  
Dieu, ne viendrez-Vous pas consoler votre Fils,  
Ce Fils, que Vous aimez, qui fût toujours soumis ?

JÉSUS

Mon Père, enfin ce jour doit finir mon martyre,  
Mon corps meurtri devra satisfaire à votre ire...  
Disciples bien aimés, demeurez en ces lieux,  
Pendant que j'irai là, pour vous m'offrir aux cieux.  
Rejetez le sommeil loin de votre paupière ;  
Je dois bientôt finir ma pénible carrière...  
Mon âme est triste, hélas, triste jusqu'à la mort !  
Je sens mon cœur mourir en ce terrible effort.

Il s'éloigne et s'agenouille.

Père, éloignez de moi ce funeste calice ;  
Épargnez-moi le sort de cet affreux supplice,  
Ne frappez pas sur moi ces formidables coups,  
Qui, dans la douleur, font gémir l'homme sous Vous.  
Cependant, si mon sang doit racheter le crime,  
Répandez en mon cœur votre force sublime ;  
Si je dois me soumettre à la mort de la croix,  
Venez me soutenir de votre aimante voix...  
Que ton cœur est ingrat, ô ma vigne choisie !  
Je t'aimais comme un père, et dans ma fraternité,  
J'ai voulu voir ton sein par Dieu sanctifié :  
Toi, cependant, tu veux me voir crucifié !  
Je t'avais entouré d'un mur, pour ta défense,  
Et tu laisses ton roi, mourant, sans espérance...  
Mon Père, hélas ! mon Dieu, jetez les yeux sur moi,  
Ne m'abandonnez pas, seul, avec mon effroi...  
Mon corps est inondé d'une sueur sanglante,  
Ah ! n'abandonnez pas mon âme défaillante...  
Ah ! mon cœur lacéré se brise de douleurs.  
Mon âme est abîmée en une mer de pleurs.  
Venez me secourir, Père, envoyez vos anges.

UN ANGE (un calice à la main)

À la voix du Très-Haut, j'ai laissé nos phalanges  
Pour apporter de Dieu les célestes décrets...  
Dans le ciel la douleur nous a rendus muets,  
Nos Parvis désolés attestent la tristesse  
Qui brise nos esprits au sein de la détresse.  
A force de pleurer, nos yeux sont obscurcis,  
Nous attendons, souffrants, par nos soupirs occis.  
La mort ne peut frapper notre essence angélique,  
Mais nos cœurs sont meurtris par ce combat mystique...  
O Dieu, qui nous voyez, qui recueillez nos pleurs,  
Est-il une douleur semblable à nos douleurs !...  
Hélas ! Mon divin Maître abreuvé de souffrance,  
Au ciel je n'ai cueilli qu'une triste sentence :  
Pour racheter le crime, il faut le sang d'un Dieu !...  
Hélas ! moi, messager de ce terrible vœu,  
Je tremble, en vous offrant ce douloureux calice,  
Qui doit de vos élus terminer le supplice...  
A force de pleurer mes yeux sont obscurcis,  
Maître divin, j'attends, par mes soupirs occis.

JÉSUS

Je me confie à Vous, ô mon sublime Père !  
Je serai cet agneau, victime salutaire,  
Qui devra satisfaire à vos courroux divins...  
Mon Père, je remets mon âme entre vos mains !  
Acceptez, sur la croix, l'immense sacrifice  
De votre Fils aimant brisé par le supplice.

LES ANGES (chœur invisible)

A force de pleurer nos yeux sont obscurcis ;  
Maître, nos cœurs souffrants, par la douleur occis,  
Vous offrez notre amour, pour adoucir vos trances ;  
Le ciel épuisé en vous une mer de souffrances,  
Mais l'homme étant perdu, maudit par son Auteur,  
Le sang seul d'un Dieu doit être son Rédempteur.  
Le péché le plongeant dans la sombre misère,  
Dieu lui faisait sentir le poids de sa colère,  
Pourtant ce frère fut créé par votre main,  
Vous l'aviez embelli de votre amour divin,  
Mais, hélas ! Lucifer, l'accablant de sa rage,  
Répandit dans son cœur le crime de l'outrage ;  
Et l'enfer devenant son maître astucieux,  
Il ne lui restait plus que le secours des cieux.  
Mais le Seigneur est bon dans sa miséricorde,  
Car ce secours puissant, votre bonté l'accorde...  
Maître, nous adorons votre divine croix ;  
Les siècles couleront, vénérant ce saint bois.  
Sous ce signe puissant frémissent nos phalanges,  
Et nos chœurs, en tremblant, chanteront ses louanges...  
Seigneur, l'homme perdu, maudit par son Auteur,  
Le sang seul d'un Dieu doit être son Rédempteur !

JÉSUS

Père, de votre Fils l'immense sacrifice  
Brisera de l'enfer le perfide artifice.  
(Tous sortent.)

(MARIE, JEAN ET LES SAINTES FEMMES.)

JEAN

Mère, de votre cœur le ciel voit le soupir,  
Il entendra la voix de votre amour martyr.  
Mais notre maître aimé, c'est le salut du monde,  
Qui doit faire partout régner sa paix féconde.  
Oui, mère, je comprends votre amour maternel.  
Ah ! Si vous l'exhaliez, il vaincrait l'Éternel !...  
Mère chérie... Hélas... En voyant vos alarmes,  
Mon cœur souffrant se meurt dans une mer de larmes !

MARIE

Hélas ! vous qui passez par ce triste chemin,  
Contemplez la douleur qui torture mon sein !  
Mon bien-aimé, vaincu, succombant par le crime,  
Où pourrais-je revoir ton visage sublime ?...  
Femmes, secourez-moi, (à Jean) mon fils guide mes pas.  
Je veux revoir Jésus, le presser dans mes bras...  
Anges, que votre amour en ce jour me soutienne...  
Est-il une douleur comparable à la mienne ?...  
Brisé de désespoir, accablé de soupirs,  
Mon cœur est une mer de sanglots, de martyrs !...  
Éloignez-vous de moi que je pleure en silence... [France !]  
Mon fils !... Hélas !... Je meurs !... Je me meurs de souff-

SAINTES FEMMES

Mère, consolez-vous... ah !... Quel funeste sort !...  
Jésus, l'enfant chéri, succombant à la mort !...  
Qui n'a jamais connu l'angoisse d'une mère ?  
Est-il un désespoir semblable sur la terre !...  
Son fils sacrifié sur un infâme bois !  
Marie, ah ! répondez à nos aimantes voix.

MARIE

O Dieu puissant, mon cœur pleure et se désespère !  
Je veux... je veux le voir au sommet du Calvaire !



(A suivre)

## LES FIANCÉS DU HASARD

Dans l'hiver de 1869, j'habitais, avec un compatriote, une pension située rue Madison, à Chicago, où nous avions une excellente table d'hôte, autour de laquelle se rangeait, à heures fixes, une très aimable compagnie, et sur laquelle une bonne cuisinière — chose rare à cette époque dans la future métropole de l'Ouest — nous servait des petits plats que nos estomacs français n'avaient pas trop de peine à digérer.

Le soir arrivé, nous nous réunissions souvent au salon, à la douce chaleur d'un bon feu de grille ; et là, pendant que quelqu'un de nous faisait un peu de musique, nous devisions à bâtons rompus sur tout, et d'autres choses encore.

Au nombre des pensionnaires de l'établissement, et parmi les plus assidus à ces petites réunions de coin de feu — si précieuses pour ceux qui n'ont pas d'intérieur ni d'autre foyer — se trouvait un couple fort intéressant de jeunes mariés : M. et Mme Parker.

La femme, une charmante brunette de vingt et un à vingt-deux ans, très fraîche, très intelligente, très bien mise et habile musicienne, aurait pu être un ornement dans la société la plus choisie.

Pour le moment, elle se contentait d'être l'épouse très attentive — et aussi très choyée — d'un ancien lieutenant de l'armée du Nord, un jeune homme de grande distinction et d'une physionomie des plus agréables, mais que les hasards de la guerre avaient terriblement maltraité.

Il avait eu le bras gauche emporté par un biscayen, et il ne lui restait plus que deux doigts de la main droite.

Les circonstances m'avaient lié avec les deux jeunes gens, que cette particularité rendait à mes yeux tout spécialement intéressants.

Je me représentais souvent avec un étonnement assez naturel, on en conviendra, cette jeune fille si jolie, si brillante, et de famille haut placée — cela se voyait du premier coup d'œil — s'agenouillant au pied

de l'autel pour consacrer sa jeunesse et sa vie à cette bonne œuvre : consoler un pauvre infirme des injustices du sort !

Cela fleurait le roman, et je sentais là une de ces idylles du cœur d'autant plus attendrissantes qu'elles sont plus intimes et plus cachées.

Naturellement, le sujet était trop délicat pour que je permisse à ma curiosité d'y faire la moindre allusion.

Je me contentais de rendre hommage à ce bonheur qui, pour avoir ses côtés énigmatiques, n'en était pas moins réel, en y mêlant seulement la note sympathique de ma discrète admiration.

Un soir que notre petit cercle de famille s'était formé comme à l'ordinaire autour des chenets, la conversation se prit à rouler, d'une chose à l'autre, sur les phénomènes du magnétisme et les histoires de spirites et de médiums.

— A propos, fit quelqu'un de New-York, qui se trouvait avec nous ce soir-là, il paraît que vous avez ici une fameuse voyante.

— Où ça ?

— A Chicago.

— Depuis quand ?

— Je n'en sais rien ; mais elle fait parler d'elle au loin ; elle a ses annonces en permanence dans tous les grands journaux de New-York, de Philadelphie et de Boston.

— Et que fait-elle d'extraordinaire ?

— Elle fait comme toutes les voyantes, elle tire l'horoscope, prédit l'avenir, fait des mariages.

— Bah !

— Dame, c'est au moins ce qu'elle prétend.

— Et elle travaille par la poste ?

— Il paraît.

— Et les consultations sont payables d'avance, naturellement. Comment ces coquines-là peuvent-elles encore trouver des dupes ?

— La bêtise humaine, que voulez-vous !

— Le fait est qu'elle est incommensurable, la bêtise humaine.

— Il ne faudrait pourtant pas trop médire de ces voyantes, intervint Parker en souriant.

— Comment, vous croyez donc à ces thaumaturges-là, vous ? demandai-je à l'ex-lieutenant.

— Pourquoi pas ? puisque c'est à l'une d'elles que je dois mon mariage avec Miss Emma Dix, ici présente !

— Vous plaisantez !

— Pas le moins du monde !

— Rien de plus vrai, fit Mme Parker elle-même ; nous devons notre mariage à une voyante de Buffalo.

Puisque la conversation prenait cette tournure, la curiosité devenait permise.

— Ma foi, dis-je enchanté de l'aubaine, puisqu'il y a un roman sous roche, mon lieutenant, nous ouvrons les oreilles et réclamons les détails. Vous nous les devez, ne serait-ce que pour confondre les incrédules comme moi.

— Je ne fais pas un mystère de la chose, reprit l'ex-soldat du Nord. L'histoire n'est pas longue, et je prie ma femme de me reprendre, si j'oubliais ou confondais quelques particularités.

En décembre 1864, au moment où la guerre de Sécession tirait à sa fin, j'appartenais au 12<sup>e</sup> régiment d'infanterie de New-York, commandé par le colonel Sutherland.

Ce régiment faisait partie de l'héroïque armée de Sherman, qui venait de s'emparer de Savannah, après une des marches les plus savantes et les plus audacieuses dont l'histoire des guerres fasse mention.

Nous primes là un mois de repos bien gagné, avant de nous diriger sur Richmond, où, le 1<sup>er</sup> avril suivant, la fatalité devait me coucher sur le champ de bataille à moitié mort et mutilé pour la vie.

Durant ces jours de loisirs, ce fut, parmi les officiers, à qui inventerait quelque nouveau truc pour tuer le temps.

Il n'y avait point d'enfantillages auxquels nous ne nous livrions pas.

C'était une course au clocher pour toutes les fumisteries, toutes les insanités qui peuvent traverser le cerveau d'une jeunesse heureuse de n'avoir plus à